

Le « ou mère/ou femme » de la névrose

La maternité serait-elle une solution fétiche à la féminité se demande Jacques-Alain Miller[1]. Le fétiche est un voile qui sert à masquer le manque, pour faire croire qu'il y a, là où il n'y a *rien*. Lacan en parle à propos des perversions. Quand l'enfant reste pris dans la relation imaginaire à la mère constituée du couple mère-phallus, il a comme solutions de s'identifier soit à la mère – qui ne l'a pas – soit au phallus qui lui manque. Ainsi il ne sort pas de l'univers de la mère et du phallus. Lacan qualifie cet univers de « phallogentrisme » et le retrouve chez le petit Hans, un cas de névrose. Hans, cinq ans, déclenche sa phobie après la naissance de sa petite sœur dans un moment où pour lui le phallus, jusque-là imaginarisé au champ de la mère, devient réel. Avec ses premières érections, Hans l'appréhende désormais dans son corps. Ce phallus lui est solidement accroché. La mère dont le désir est tourné vers le phallus va le dévorer – le phallus et Hans avec ! Hans s'en sortira à condition de faire advenir le phallus comme signifiant. Il trouve la solution de la vis : le phallus se visse et se dévisse au gré des besoins.

Mais Lacan souligne que cette solution reste névrotique. La névrose c'est croire au phallus en tant qu'un objet pourrait combler le désir. L'enfant s'aperçoit que la mère manque, mais il ne l'accepte pas. J.-A. Miller parle de « scandale »[2] pour la castration maternelle : c'est un scandale ! Le sujet névrosé n'en veut rien savoir. Seule l'analyse permettrait de l'admettre, en découvrant qu'aucun objet ne sature le désir, que la mère ne peut être satisfaite, que le sujet ne peut combler la mère, ce qui constitue un soulagement. La sortie de la névrose se ferait donc par cette clé : admettre que la mère soit une femme.

Alors comment entendre la disjonction mère/femme? Est-elle à mettre au compte de la névrose ? Au sens où pour le névrosé la mère n'est pas une femme. On aurait donc : ou la mère / ou la femme. Car J.-A. Miller indique que c'est « dans l'inconscient » que la mère est le contraire de la femme.

Ce n'est pas sans conséquences. Pour le névrosé, si la femme c'est le contraire de la mère, faut-il refuser d'être une mère pour rester une femme ? Toute une clinique est là convoquée : aléas des femmes pour avoir des enfants, mener à terme une grossesse ou se décider pour le bon géniteur, embrouilles des hommes et des femmes pour concilier vie de couple et vie familiale. Certains couples semblent s'accommoder très bien de cette disjonction, « couples exemplaires »[\[3\]](#) selon J.-A. Miller. Mais pour lui le soupçon pèse sur le secret de leur réussite : la femme consentirait à être une mère pour son homme. D'autres femmes voient dans la maternité un refuge à la féminité. Le dénuement qu'implique la position féminine, parfois vécu comme insoutenable, peut les précipiter dans « l'avoir des enfants »[\[4\]](#). Souvent en rejetant l'époux, parfois le père. Ce qui est une manière de régler la disjonction.

Ainsi comment sortir de cette disjonction ? Comment le sujet peut-il en sortir autrement que par des solutions toujours coûteuses ? L'analyse n'offrirait-elle pas une voie de sortie meilleure en la dépassant ? Ce qui comporte d'accepter que la mère soit une femme, que la Mère n'existe pas, qu'elle n'est *pas-toute*, qu'elle n'absorbe *pas-tout* du manque et de la féminité. Ainsi le chemin est long, mais, passé le « scandale », l'« être mère » aurait chance de devenir plus supportable.

[\[1\]](#) Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Donc », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 30 mars 1994, inédit.

[\[2\]](#) *Ibid.*, leçon du 6 avril.

[\[3\]](#) *Ibid.*

[\[4\]](#) *Ibid.*